

Jean Fraimbault

Libre propos sur



Pour un sursaut judéo-chrétien ?

Éric ZEMMOUR, *La messe n'est pas dite*
Pour un sursaut judéo-chrétien
Paris, Fayard, coll. « Pensée libre », 2025, 125 p.

En guise d'introduction

1. Un libre propos tout à fait le bienvenu

Je ne partage pas la colère de certains de mes frères et sœurs catholiques qui s'indignent qu'un agnostique déclaré ose s'exprimer sur le christianisme. Ils me rappellent — j'en ai croisé — ces militants communistes des années 70' qui allaient dans les rues de Paris vendre aux passants *L'Humanité* en s'époumonant : « Seuls les communistes savent parler du communisme ! » *Tant mieux si un non-chrétien, et même un sans-religion donne son avis sur les religions, y compris la chrétienne, et même la catholique. C'est non seulement son droit, mais son devoir si sa conscience le lui réclame. Réciproquement, tant mieux si des adhérents de telle ou telle religion s'intéressent aux courants athéistes ou à l'agnosticisme contemporains, non ?*

É. ZEMMOUR se sachant non-chrétien, je ne réclamerai pas de lui un discours sans faute sur la doctrine chrétienne et les arcanes des mystères du Christ. Il est personnellement à ce point conscient d'être un non-initié (plus que d'être un non-pratiquant) qu'il déclare partout n'entendre parler que de la face « identité » de la religion chrétienne, pas de sa face « foi et culte ». Dont acte. C'est donc sur son exposé relatif à l'identité culturelle, esthétique et historique de la religion chrétienne que portera mon jugement. Quant à la foi chrétienne, j'aurai ensuite toute liberté de dire, comme chrétien déclaré et convaincu, en quoi elle s'accorde ou non avec la conception de l'« identité » qui est celle de l'auteur.

2. Sur le titre et le sous-titre

Le succès de librairie de l'ouvrage tient très probablement d'abord à la personnalité de son auteur : très connu depuis les dernières élections présidentielles comme candidat au franc-parler et comme auteur prolifique depuis douze ans.

Mais *le titre et le sous-titre* accrochent le regard.

Ils sont puissamment solidaires : même vocabulaire religieux.

« La messe n'est pas dite » est une locution qui fut usuelle, mais se périmait au fil des ans, de moins en moins d'habitants de la France comprenant ce qu'est une messe, et une messe dite. Mais je vois qu'Éric ZEMMOUR a intitulé ses deux précédents écrits *La France n'a pas dit son dernier mot* (2021) et *Je n'ai pas dit mon dernier mot* (2023). Eh bien même sens pour *La messe n'est pas dite*, sauf qu'ici le sujet du verbe « dire » est dans le sous-titre : le judéo-christianisme.

On peut tout à fait lancer « la messe n'est pas dite ! » en dehors de tout contexte culturel, donc religieux. C'est alors comme dire — métaphore alimentaire — « Les carottes ne sont pas cuites » ou bien — métaphore guerrière — ne « vendez pas la peau de l'ours » alors qu'elle n'a pas encore été trouée. Ou encore : « la fin du match n'est pas encore sifflée, restez dans le stade ». Mais, avec un tel sous-titre, E. ZEMMOUR focalise les choses sur le culte chrétien et, bien plus largement, sur les religions juive et chrétienne. Non, nous n'en avons pas fini, f.i.n.i, avec ces deux religions. Elles ne sont pas du tout mortes, elles bougent encore, il y a de la vie en elles...

si seulement... Car il y a un « si », annoncé par le mot « sursaut », « fait de se ressaisir après un fléchissement » (Petit Larousse). Éric ZEMMOUR est donc convaincu :

1. que le judéo-christianisme a jusqu'à ces derniers temps « fléchi » : baissé en qualité, perdu en force et en audience, s'est laissé distancer par d'autres idéologies etc.

2. *mais* qu'il n'est pas trop tard pour lui pour se ressaisir, reprendre du poil de la bête, regagner le terrain perdu, reconquérir sa place de n° 1.

Et tel est ou veut être la raison d'être du livre : **un vibrant plaidoyer** pour ce sursaut. Il est temps, il n'est que temps. Allez-y, amis judéo-chrétiens : ressaisissez-vous, tout de suite !

Nous en venons ainsi au sujet : un sursaut judéo-chrétien implique des hommes et femmes judéo-chrétiens et **un judéo-christianisme**. L'adjectif et le substantif avaient très mauvaise presse dans les années 60-80, à cause des courants de pensée qui faisaient alors la pluie et le beau temps pour l'opinion française : dénonciation de la « morale judéo-chrétienne », de l'« idéologie judéo-chrétienne », dont nous, les Occidentaux, devons nous débarrasser et désintoxiquer au plus vite. L'expression est ainsi passée à la trappe. Pourquoi Éric ZEMMOUR la sort-il de son enfer/purgatoire ? Les lecteurs intrigués — s'il y en a — auront hâte de l'apprendre, et ce d'autant plus que, si judaïsme et christianisme ont une visibilité concrète réelle, chacun de son côté, un composé hybride de l'un et de l'autre n'en a franchement pas, ou à peine.

1. vue d'ensemble

Quelle consistance dans *La messe n'est pas dite* ? Un exposé a besoin de consistance argumentaire, de colonne vertébrale pour tenir debout. Sinon, même avec la bienveillance a priori des lecteurs abordant le texte, ils perdront le fil, ils iront à tâtons dans leur lecture, et le livre leur tombera des mains. CHAMFORT (1740-1794), esprit libre et dont la Terreur entrava jusqu'à l'extinction sa liberté chérie, écrivit un jour : « La plupart des livres d'à présent ont l'air d'avoir été faits en un jour avec des livres lus de la veille » (*Maximes et Pensées*). Vous en doutez ? Le dernier ZEMMOUR fait partie du nombre, malheureusement. Il a été torché à coup de citations de bouquins enfilées comme des perles et de petites phrases claquées tels des coups de fouet sur une piste de cirque.

Du côté des autorités appelées en renfort par l'auteur ou dénoncées par lui, passées les trois premières pages, nous voici happés par un navrant **salmigondis de citations**. Ainsi les lecteurs passent en 50 pages de CHATEAUBRIAND à NAPOLÉON, puis RENAN, puis VOLTAIRE, puis MARX, puis CHATEAUBRIAND, puis SUARES, puis TAINE, puis BARRES, puis JEAN-PAUL II puis GIBBON puis BERNANOS, puis RENAN, puis MAURRAS puis Colette (BEAUNE), puis Jean BODIN, puis HOBBS, puis RENAN, puis MONTHERLANT, puis BENOIST-MÉCHIN, puis JEAN-PAUL II, puis LÉNINE, puis BARRES, puis BRASSENS, puis le concile de Trente, puis celui de Nicée, puis MAHOMET, puis BENOIST-MÉCHIN, puis MAHOMET, puis CHAMAÏ, puis MAHOMET, puis RENAN puis LÉVI-STRAUSS, puis BENOIST-MÉCHIN, puis BESANÇON (Alain), puis Maxime RODINSON, puis Francis FUKUYAMA, puis saint BENOÎT. Rien qu'en moins de cinquante pages, 29 auteurs ou autorités cités ! Le tournis vous prend au point que vous en devenez incapable de comprendre en quoi la plume d'Ernest RENAN, « catho » du XIXe s. devenu le pape de l'anticatholicisme entre 1860 et 1890, fut particulièrement compétente et objective pour poser un diagnostic de l'histoire de l'Église toujours pertinent cent cinquante ans plus tard...

Je disais plus haut que nous sommes en droit de vérifier que l'auteur traite correctement cette « face identitaire » du christianisme, que j'appellerai, moi, **le fait social chrétien** : une culture, une mentalité, une civilisation, un « art de vivre ». Les instruments à sa disposition pour cela ont nom « histoire » (des historiens), « sociologie », « science politique », « analyse littéraire » (dont la linguistique). L'objet ici d'une telle étude : la Bible, les textes des conciles et autres documents magistériels, les monuments et autres œuvres artistiques...

Or il ne la traite pas correctement, cette face identitaire. Il la maltraite même en s'affranchissant du respect des règles les plus élémentaires exigées de toute démarche historique et un tant soit peu scientifique. En voici une ample moisson d'exemples examinés d'un point de vue tant d'historien que de théologien.

2 — mon point de vue d'historien

– **le mot « catholicisme » est incongru** pour parler de la religion chrétienne **au IV^e siècle** (cf. p. 47), étant totalement absent des textes de l'époque. Seul existe alors l'adjectif « catholique », mais pas du tout au sens qu'il a pris au XVI^e siècle et conservé depuis d'Église gouvernée depuis Rome par les papes et la hiérarchie épiscopale mondiale unie au pape et doctrinalement et disciplinairement. Était déclarée « catholique », une profession de foi contenant la totalité de ce qui est cru dans l'Église depuis ses débuts, et non des éléments choisis et/ou tronqués de ce *Credo*

– **judaïsme et christianisme.** Non, le christianisme n'a pas été à sa naissance « une fille du judaïsme » (p.21 ; voir aussi p.22 et p.26) non plus qu'une filiale de la religion hébraïque. La preuve : « Ce n'est pas le christianisme qui a cru au judaïsme, mais le judaïsme qui a cru au christianisme » (IGNACE d'Antioche, vers l'an 100). Point de vue chrétien, certes, mais qui fait apparaître que l'Église de la fin du I^{er} siècle ne se percevait pas comme une émanation du culte et de l'orthopraxie juifs. Ici, la « fille » serait donc bien davantage la Synagogue que l'Église. Et pourquoi ? Parce que, pour le chrétien IGNACE, évêque d'une cité à 80 % non-juive, **la foi chrétienne accomplit la foi juive** en reconnaissant en Jésus le Messie.

Quant à avoir eu « du mal à couper le cordon ombilical » (p.21), rien de plus extravagant. Les disciples de Jésus ont pour rabbi un homme qui prêchait un Dieu qui veut sauver tous les humains, qui chérit les Samaritains autant que les Juifs, ne fait pas de la Loi mosaïque le moteur et la clé du salut *même s'il ne l'abolit pas* et qui envoie ses disciples à toutes les Nations. La discontinuité n'est donc pas moins sensible et réelle que la continuité entre *l'Israël de la circoncision* et du « petit reste » et *l'Église allant à la rencontre* de tous les peuples.

Par ailleurs, il est constaté et reconnu que, dans le dernier quart du I^{er} siècle, les seules autorités juives ayant survécu au désastre de la répression romaine féroce du soulèvement de 67-70 excluent des synagogues tous les disciples de ce Ieshua qui les fréquentaient encore. **La rupture initiale est le fait juridique et doctrinal de ces autorités du judaïsme**, même s'il est avéré qu'ici et là — essentiellement en Palestine et Syrie-Palestine — des juifs devenus chrétiens ont tenu à demeurer juifs le plus possible tout en adorant Jésus comme le Fils de Dieu fait homme Messie (maintien de la circoncision, du code alimentaire ; et du shabbat ?). Au Ve s., ces judéo-chrétiens étaient devenus résiduels. *La marginalisation des individus et regroupements autres que membres de l'Église viendra de la part des chrétiens et des autorités chrétiennes* au fur et à mesure de l'affermissement de la foi chez les empereurs et de leur volonté politique d'une unique religion de l'Etat (391 édit de THÉODOSE, 391 ; de THÉODOSE II, vers 440, qui dépose le dernier grand rabbin en place).

Ernest RENAN, qu'Éric ZEMMOUR dresse au pinacle des oracles sur la religion chrétienne, s'est lourdement trompé en prétendant que « BERNARD de Clairvaux, FRANÇOIS d'Assise, THÉRESE (d'Avila), FRANÇOIS de Sales, VINCENT de PAUL, FÉNELON, CHANNING ne sont en rien des Juifs » (p.22) sous prétexte qu'ils n'étaient pas circoncis et hébreophones. Ils l'étaient comme hommes et femmes « spirituellement sémites » (pape PIE XI, 1938). Quelque odieuse et condamnable qu'ait été envers les Israélites la conduite de l'Église-Institution (et de ses élites comme du petit peuple) de la fin de l'Antiquité à la Shoah nazie, le lien n'a jamais été totalement rompu avec l'Histoire Sainte, cette économie du salut déployée par Dieu depuis Abraham jusqu'à Jean le Baptiste, Joseph et Marie de Nazareth. Grâce à la reconnaissance croyante de Jésus comme fils de David et l'usage des livres de ce que l'Église a appelé Ancien Testament, dont l'inspiration divine a été consciencieusement martelée dans l'enseignement catéchétique, de PAUL de Tarse à LÉON XIV.

— **christianisme/catholicisme, judaïsme et Europe.** Non, le christianisme/catholicisme n'est pas « une édition du judaïsme accommodée au goût des Européens » (p.48), édition qui daterait des premiers siècles de l'ère chrétienne, tout simplement parce qu'il n'y avait chez les peuples nombreux et bariolés habitant alors

l'aire géographique dite « Europe » aucune conscience d'être (culturellement, économiquement, politiquement) des Européens, partant : aucun discours sur l'Europe des idées.

— **christianisme et Europe.** « Inéluctables » ou pas, il n'y a jamais eu de « noces historiques » entre le christianisme et l'Europe (p. 21) pour la bonne et simple raison que *le premier a fait la seconde*. Le christianisme a imprégné profondément de sa marque des territoires jusque-là séparés les uns des autres par la langue, la culture, la compartimentation nationale des cultes, le droit et les institutions. On ne peut donc pertinemment parler d'Europe au sens civilisationnel du terme (donc autre que géologique et géographique) qu'à partir de la disparition de l'Empire Romain occidental (476) et de la reprise de l'évangélisation rendue possible par une nouvelle stabilité géopolitique autour de l'empire unificateur carolingien.

Mais *attention* : **si le christianisme** (comprendre ici une foi et une conduite religieuse avec son identité culturelle et sociale) **a modelé un vaste territoire devenu l'Europe, il ne s'est en rien résumé à lui.** Mais parce qu'Éric ZEMMOUR parle indifféremment de « christianisme » et de « catholicisme », l'amalgame lui permet de laisser tomber les chrétientés de la rive sud de la Méditerranée (Maghreb, Libye, Égypte jusqu'à l'Éthiopie) et celles du Moyen-Orient, de l'Empire romain oriental, de l'Arménie et de la Géorgie pour **affirmer avec un sacré aplomb que le christianisme s'est** après l'an 800 (couronnement de CHARLEMAGNE) **« identifié à l'Europe et à l'Occident »** (p.22).

Au reste, **il est inconséquent de soutenir à la fois que le christianisme s'est « identifié à l'Europe »** et qu'il **« a façonné les peuples d'Europe »** (p.56). Le façonnage a été réciproque sur le plan culturel. Exemples : « Weihnachten » (« Nuit sacrée ») est une invention germanique, « Épiphanie » et « Parousie » une importation hellénique. « Baptême », « confirmation », « Firmung » et « Cresima » sont des importations judéo-chrétiennes dans les liturgies des sacrements d'initiation. Les cultures hébraïque, hellénique, romaine, germanique et slave sont entrées en composition dans le creuset d'où est issue progressivement l'Europe plurinationale.

– **christianisme et antijudaïsme.** Non, **le renoncement public et solennel de la hiérarchie de l'Église catholique à l'antijudaïsme** qui avait imprégné l'enseignement des Églises latines depuis la fin de l'Antiquité (et à partir du XVIe s., celui du protestantisme) ne lui a pas été dicté par les seules horreurs de la Shoah et une passivité du clergé européen devant la politique antisémite ouverte et criminelle des nazis (cf. pp. 42-43), car le tournant avait été pris dès avant la Seconde Guerre Mondiale (déclaration de PIE XI, septembre 1938 : « Nous, chrétiens, sommes spirituellement des sémites »). Il **n'a aucunement obligé moralement l'Église catholique à se faire pardonner ses complaisances antijuives du passé par un philosémitisme outrancier, qui aurait été surtout marqué par une « ouverture » irrationnelle à l'immigration musulmane massive en Europe.**

– p. 59 : un **long repli défensif des catholiques pendant le Moyen-Age** (soit pendant presque un millénaire) ? **Pas du tout.** D'abord, dans le monde latin il n'y a que des chrétiens jusque dans les années 1520. Ensuite, l'essor est continu dans la recherche intellectuelle et la confrontation avec l'islam se développe à partir du XIIe s.

– « **la France, qui fut à la pointe de ce mouvement européen de déchristianisation, depuis les Lumières autour de VOLTAIRE et des philosophes** » (p. 110) ? Éric ZEMMOUR commet ici l'erreur de **ne prendre en compte qu'un type de déchristianisation :**

. **l'active, la militante,** qui est le fait de critiques ouvertement antichrétiennes (la franc-maçonnerie), mais certaines plus précisément anticléricales, anti-Église hiérarchique (VOLTAIRE, sauf pour le peuple !), puis le fait de politiques brutales athéistes ou païennes (la Terreur, le bolchévisme-communisme au pouvoir, le nazisme)

... alors qu'il en existe un autre type : **l'auto-déchristianisation**, soit que les apparences subsistent (culte), mais le cœur, la foi n'y est plus ou va s'éteignant, soit que des fidèles se désaffilient d'eux-mêmes, cessent peu à peu toute pratique et tout entretien de la foi chrétienne.

E. ZEMMOUR fait comme s'il n'y avait à l'œuvre que la déchristianisation qu'imposent des forces extérieures et hostiles, à quoi il ajoute la déchristianisation par l'Église hiérarchique elle-même, plus ou moins manipulée par ces forces, leur « idiot utile » (p.44), depuis Vatican II et par sa faute comme de bien entendu. Nous avons là l'accusation déjà ancienne et ressassée que portent contre les papes depuis JEAN XXIII (soit 7 à ce jour !) et quasi tous les évêques de la planète depuis 1962 les catholiques revendiqués « intégristes » (défenseurs de l'*intégralité* des dogmes et de l'*intégrité* théologique totale de la hiérarchie catholique jusqu'à PIE XII). Plus subtilement s'y ajoute depuis 1988 le soupçon sur l'orthodoxie et l'utilité réunies des textes de Vatican II qu'entretiennent les catholiques dits « traditionalistes » (pour faire court et jeune : les « tradis »). Mais il est vrai que parmi eux de plus en plus réclament avant tout d'exercer leur droit d'user dans leur vie de piété de tout ce qui est « tradi », donc culturel et en latin, le reste (les histoires de théologie, d'exégèse, d'engagement dans la société et d'œcuménisme) les intéressant mollement.

3 — mon point de vue de théologien

– **non, il n'y a jamais eu, ni de leur vivant ni après leur mort, de guerre idéologique entre SIMON-PIERRE et PAUL** (cf. pp. 23 et 27-28 ; voir aussi pp. 44-45) qui aurait eu pour cause une totale divergence entre eux à propos du « cahier des charges » de la mission d'évangélisation : PIERRE le conservateur qui aurait poussé à garder le plus possible l'héritage juif de l'enseignement du Christ (exigence de la circoncision et de l'obéissance aux préceptes alimentaires de la Torah, les deux devant être imposés à tout non-juif se présentant au baptême) ; PAUL l'homme de « l'ouverture » qui aurait tourné le dos à la Torah afin que l'Évangile soit le plus « léger » et accessible possible aux non-juifs qui désiraient devenir disciples de Jésus. L'épisode de sa rencontre du païen romain CORNEILLE et des siens a ouvert les yeux de SIMON-PIERRE sur l'universalité de l'Église voulue par Dieu lui-même et, même s'il lui a fallu du temps pour admettre qu'il n'y avait pas lieu d'imposer aux non-juifs candidats au baptême les marqueurs anciens d'appartenance au Seigneur (circoncision, code alimentaire etc.), il a accepté la position de PAUL avalisée par l'assemblée de Jérusalem. Quant à PAUL, il n'a jamais rejeté la Loi mosaïque, mais lui a assigné un rôle subordonné à la foi en Jésus unique Sauveur et il n'a cessé de supplier que ses frères et sœurs fils et filles d'Israël reconnaissent en Jésus le Messie promis par Dieu et de marteler que l'Alliance nouée par Lui avec le peuple hébreu était pour toujours valide à Ses yeux. PIERRE et PAUL ne sont donc en rien les pionniers et ancêtres de deux lignes idéologiques antagonistes de ce que « doit » être le christianisme, et les évêques de Rome n'ont eu de cesse, depuis la fin du IV^e s., de se déclarer successeurs et de l'un et de l'autre.

– **le christianisme d'Orient : « issu directement du message de Jésus »** (p.74) ? Un peu plus ancien que celui d'Occident puisque l'Évangile a son berceau dans le Moyen-Orient, mais pas purement décalqué de celui-ci. Le travail d'intelligence de la Révélation s'est imposé dans tout le bassin méditerranéen.

– **Nicée (325)**. Non, lors du premier concile de Nicée, l'Église n'a pas « coupé le cordon ombilical qui (la) reliait avec sa mère juive » (p.47), vu que **l'Église n'a pas attendu l'an 325 pour « consac[er] Jésus fils (sic) de Dieu »** (ibid.). Le concile a simplement confirmé l'appartenance *pleine et entière* du Fils à la Trinité. Les professions de foi juive et chrétienne étaient sur ce point totalement distinctes depuis le milieu du I^{er} s.

– **Mahomet et l'arianisme**. Non, Muhammad n'a jamais « côtoyé dans le désert arabe des chrétiens ariens », mais des chrétiens *ébonites* (pour qui Jésus fut un homme inspiré par Dieu, pas Dieu Fils de Dieu). Il n'est donc aucunement devenu « l'un d'entre eux » (p.47)

– **le catholicisme, typique religion de l'intériorité ?** Non, l'« homme européen » n'a pas été « transformé par le catholicisme, religion de l'intériorité, de l'état d'âme, de l'aveu, de la compassion, de la liberté et de la culpabilité à la fois comme l'avait analysé BARRÈS avec une rare finesse » (p.58) car

1. l'Église catholique n'a jamais revendiqué pour elle l'exclusivité de l'intériorité etc.
2. depuis cinq siècles l'Église catholique *latine* n'a plus le monopole du christianisme dans l'Europe occidentale (n'oublions pas anglicanisme et protestantismes)
3. l'aire orientale de l'Europe (correspondant à celle de l'Empire romain d'Orient) n'a jamais été soumise directement à Rome et au monde latin
4. Maurice BARRÈS, dans un passage cité de sa plume, ne compare pas catholiques d'un côté et protestants, anglicans et orthodoxes de l'autre, mais deux chrétiens catholiques : PASCAL et CHATEAUBRIAND

– **le christianisme, religion de salut privé ?** Non, il est faux de soutenir que « le message évangélique se focalise sur le salut de l'âme individuelle — et non celui du peuple, comme dans le judaïsme ou les autres sociétés de l'Antiquité » (p.54). Mais il est vrai que cette réduction a été prêchée à certaines époques et qu'en 2025 elle fait partie du « disque dur » de la Fraternité Sacerdotale St Pie X, du Bon Pasteur, du Christ Roi et Souverain Prêtre et qu'elle imprègne la spiritualité d'autres courants catholiques traditionnalistes.

L'erreur fondamentale d'É. ZEMMOUR ne serait-elle pas, plus subtilement, qu'**il confond ici « individu » et « personne »** ? Non, la foi chrétienne n'a pas exalté l'individu au détriment de la société ; elle a surtout créé — oui, créé, en quelque sorte — le concept de « personne », d'être personnel, alors que les sociétés de l'Antiquité valorisaient — et même portaient comme un *absolu* — la communauté civique, religieuse, politique et culturelle. C'est pour elle que les individus devaient grandir, vivre et mourir. Voilà ce que, entre autres intellectuels romains et grecs, un MARC-AURELE (121-180) portait au pinacle des valeurs humaines. La défense de la conscience personnelle lui était totalement étrangère. Obéir aux dieux et obéir aux lois de la cité, c'était tout un.

— **création de l'homme et de l'Europe.** Il est totalement inapproprié d'assimiler les deux (cf. p. 56 : « l'Église a façonné les peuples d'Europe comme Dieu avait créé l'homme à son image »). Dieu seul est Créateur ; sa création de l'homme n'est pas un événement révolu : il ne cesse de créer l'homme et toute chose visible ; « à son Image » ne peut être transposé sur l'Église car, étant elle-même création divine, elle n'a pas d'image propre et éternelle.

4 — à prémisses erronées, conclusions erronées

Si les nombreuses erreurs qui parsèment l'ouvrage étaient corrigées — et ce serait justice rendue à la vérité des faits —, nul doute que ces corrections modifieraient profondément la teneur de l'exposé de l'auteur, ruinteraieut telle ou telle de ses thèses. Ce qu'il n'est certainement pas prêt à faire, même en tâchant de garder la tête haute. Alors ? Bien des prémisses étant ici erronées, les conclusions le sont. Et puis, enfin, en me plaçant à présent non plus sur le strict terrain de « l'identité », mais de la foi, la foi chrétienne, **puis-je lutter pour un « sursaut » de l'identité** judéo-chrétienne, culturelle, philosophique, artistique, juridique et morale de « la France » en général **sans que cette identité soit à évangéliser** encore continuellement — comme aux siècles passés — par nos concrets actes de foi, espérance et charité ?

En d'autres termes, sommes-nous, en tant que chrétiens (je n'ai pas à me prononcer en ce qui concerne la foi juive) fondés à *distinguer* — dans le cas du christianisme — identité et foi *jusqu'à les dissocier* et considérer que la première peut être défendue, promue et développée *indépendamment de* la seconde ? Comme chrétien convaincu et confessant — donc pas seulement comme bénéficiaire du christianisme — je dénonce pareille prétention.

Nébuleux judéo-christianisme ; vérité du lien historique et spirituel entre juifs et chrétiens

1. Une fois le livre lu et refermé, une question que son sous-titre posait n'a pas reçu de réponse de l'auteur : « sursaut judéo-chrétien », c'est-à-dire ? 90 % de l'ouvrage observe, interroge et interpelle les chrétiens, 10 % au plus les juifs. Mais je n'ai rien lu d'exposé précisément sur cet adjectif « judéo-chrétien ». Il faut attendre la page 25 pour que l'auteur se risque au substantif « judéo-christianisme », dont il attribue la paternité à Ernest RENAN et qu'il définit ainsi : la « chaîne historique et philosophique » ou « lignée prestigieuse » des « prophètes juifs » comme « JÉRÉMIE, DANIEL, ÉLIE, etc. » et « Jésus de Nazareth ». Selon E.Z., dans cette chaîne se lirait « une évolution lente, mais inexorable » (adjectif à bannir par un historien) « qui transforme un culte avant tout social et politique en une morale individuelle, le Dieu d'un peuple élu en un Dieu de l'humanité » (p.25). Où E.Z. lit-il une telle transformation chez un ÉLIE ou un DANIEL ? Et même dans les enseignements publics ou privés de Jésus ? « Il était inévitable que Jésus connût le même sort » (ibid.) que ses prédécesseurs ? ÉLIE avait joui d'une apothéose céleste, JÉRÉMIE avait échappé à une mort violente. Jésus ne fut pas exécuté pour avoir dénoncé l'immoralité du haut-clergé du Temple et/ou du petit peuple d'Israël non plus que les turpitudes morales de PONCE PILATE, mais parce qu'il se proclamait carrément roi des Juifs, voire Dieu. Il est donc erroné de dire que « son histoire est identique à celle de ses glorieux prédécesseurs » (ibid.), tout comme de soutenir que « sa géographie en est fort différente » : le judaïsme était largement répandu dans l'Empire romain et au-delà bien avant les débuts de l'évangélisation et avait fait des adeptes dans les populations non-juives. La réalité historique d'un judéo-christianisme, mixte de restes de judaïsme et d'amorce de christianisme, est donc une chimère. Le « concept de « judéo-christianisme » » (p.26) l'est tout autant si l'on comprend par-là un corpus hybride d'articles de foi, préceptes moraux et pratiques cultuelles. Hormis ce que j'ai signalé plus haut (2 — « judaïsme et christianisme »), **rien de nos jours n'existe et ne se donne à voir d'une religion mi-juive, mi-chrétienne**. Il n'y eut jamais de « mariage » (ibid.) tout simplement parce qu'une fille et sa mère ne s'épousent pas.

2. Ceci dit, il y a une authentique vérité et réalité de lien étroit aujourd'hui encore entre foi juive et foi chrétienne, entre Israël (comme mystère révélé, pas comme état politique) et Église. Là est une différence considérable entre judaïsme ou christianisme et religion musulmane. Dans sa *Lettre aux Romains* PAUL atteste de ce lien et prie pour lui, espérant même contre toute espérance que l'Israël de la première Alliance adhèrera ultimement à l'Alliance ultime comme à l'accomplissement parfait, en Jésus, de la première.

Chrétiens, juifs... et musulmans

Éric ZEMMOUR emploie presque toujours l'adjectif « islamique », très rarement « musulman ». Cela est symptomatique d'une thèse bien ancrée dans son esprit. Même si, une fois, il déclare ne pas s'en prendre aux adeptes de l'islam, chez lui « islamique » et « islamiste » sont comme frères, du moment que l'islam est, chez lui, identique à l'islamisme. C'est limpide quand il écrit que « l'alliance de fer entre l'islam et le wokisme a comme adversaire la civilisation européenne et occidentale » (p. 70). **Islam et islamisme sont donc pour lui une seule et même réalité**. Un équivalent d'« islamiste » pour la religion chrétienne serait « intégriste » (hérésie de droite) ou « moderniste » (de gauche). Quant au judaïsme, faute de terme consacré par les autorités rabbiniques, se sont répandus « ultra-orthodoxe » (extrémiste de droite) et « ultra-libéral » (de gauche). Il est très dommageable que n'existe pas dans nos dictionnaires de langue française le substantif « **musulmanisme** » comme simple déterminant de la religion musulmane, tout comme font paire « juif » et « judaïsme », « chrétien » et « christianisme », « hindou » et « hindouisme ».

« **La religion de la sortie de la religion** », c'est-à-dire ?

E.Z. récuse cette affirmation du philosophe français Marcel GAUCHER (1946—) : « Le christianisme est la religion de la sortie de la religion ». A-t-il bien compris le sens de ce qui a l'air d'être une aporie ou d'une boutade ? Avec le christianisme, rideau pour toutes les religions ? et y compris pour la religion qui a nom « christianisme » ?

Tel n'est pourtant pas pour son auteur le sens de l'énoncé. **Le christianisme ne fait pas nombre avec les religions** qui l'ont précédé, qu'elles aient été contemporaines de sa naissance ou soient apparues depuis. Il est ici comme « hors catégories », et d'une manière tout à fait originale et paradoxale. Avec la Révélation chrétienne, à savoir l'Évangile et son accueil croyant, le phénomène sociologique nommé « religion » est voué à disparaître, s'effacer de l'histoire comme réalité, institution, corpus de croyances et de pratiques rituelles pivot et critère d'un salut humain ou d'un accomplissement de soi et de sa place dans l'univers. La foi chrétienne est un donné révélé, une grâce irréductible aux institutions, aux rites et à l'intelligence humaine même du mystère. Elles et ils sont « semper reformandi » (« à continuellement réformer »), et ils passeront avec le passage à l'éternité. Et ce n'est pas parce qu'Éric ZEMMOUR n'en savait rien ou n'y croit pas que selon l'ordre du mystère de la foi cela n'est pas.

« **Mais l'Église ne veut rien entendre** »... (p. 82)

E.Z. pense pouvoir réutiliser pour la destinée du christianisme la démonstration qu'avait faite MONTESQUIEU des causes de la « chute » de l'Empire romain : une mort causée... par son succès.

Mais cette fois E.Z. tâche de trouver la parade en exhortant les chrétiens à inverser leur marche pour que celle-ci ne les entraîne pas à la ruine totale.

Le christianisme serait né, se serait développé et aurait dû son succès planétaire à sa « promotion » de l'individu (« individu qui est le pur produit du christianisme », p. 54), tandis que « le judaïsme est d'abord un peuple et l'islam avant tout un code juridique » (p. 123). La promotion de l'individu — donc le triomphe du christianisme — atteindrait ses limites quand celui-ci n'est plus porté par la foi. Or l'Église catholique d'aujourd'hui *n'a plus la foi* et « défend mal son héritage le plus précieux : l'individu » (p. 54). Voyez « ce concile de Vatican II, souvent donné comme la cause de la déchristianisation en France et en Europe » (p. 18). Conséquence : la seule chance de survie du christianisme est de se doter des deux « archaïsmes » (p. 123 ; en quoi ?) que sont le peuple et le code juridique, car ceux-ci seraient « structurants ». Autrement dit : de revenir à ces deux archaïsmes même au prix du sacrifice de l'individu.

... alors que, plus haut (p. 101), le même E.Z. exhorte les musulmans à « faire leur mue individualiste et spiritualiste (adjectif non explicite)... comme les Juifs, selon lui, le firent en leur temps » (l'épée de BONAPARTE dans les reins, suite au Concordat, 1802).

Or non, le christianisme (révélation, foi et identité) n'a **aucun intérêt à revenir en arrière**, à se fonder *désormais* sur une notion de peuple (religion sociologique) et sur un code pénal religieux (religion juridique), quand son « fondateur » et initiateur a remis à leur juste place le collectif ethnique ainsi que la Loi (toute loi) et toute législation : non centraux, non moteurs.

Piquant : É.Z., lui qui se déclare d'emblée non chrétien et non juif croyant-pratiquant, en vient à **exhorter juifs et chrétiens croyants-pratiquants à retrouver la foi** (car beaucoup l'auraient perdue, surtout les catholiques et leurs chefs). Mais *quelle foi* aux yeux de quelqu'un *de totalement agnostique* ? Autant je disais en introduction accepter tout à fait qu'un agnostique ou un athée se prononce sur le non doctrinal d'une religion, sa face sociale et culturelle, autant quand il se mêle de foi, de révélation divine et de vie mystique je l'engage à garder une juste distance, comme celle que recommande le fabuliste latin : « Ne sutor ultra crepidam ! », traduit en bon français : « Cordonnier, ne va pas plus haut que la sandale ! »

En guise de conclusion et ouverture

1. « **L'Église a fait les rois, qui ont fait la nation, qui a fait la République.** La France sans le christianisme n'est plus la France. Et je veux continuer à vivre en France » (p.16). Éric ZEMMOUR semble oublier que, historiquement, la République naissante (septembre 1792 et ses massacres de prêtres et évêques, DANTON

fermant les yeux dessus) n'a pas seulement défait la monarchie (même devenue juste constitutionnelle), mais s'est attaquée à l'Église parce que non à sa botte et parce que mystère de foi. Une Église patriotique, nationaliste et morale lui suffisait amplement, quand elle ne tendit pas (sous la Terreur) à l'éliminer purement et simplement.

« Il ne s'agit pas de conquérir, mais de sauver. Pas d'attaquer, mais de défendre. Pas de gagner les cœurs, mais de sauvegarder les âmes » (p.94). Eh bien non pour nous qui ne sommes pas agnostiques ou athées, mais chrétiens déclarés et engagés : « Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile ! », s'écriait PAUL de Tarse (1 Co 9, 16). Il n'entendait pas sauvegarder sa foi, mais bien plutôt tout en déployer. Si des musulmans de France sont de plus en plus musulmans (l'auteur dit même « les »), ce n'est pas en tâchant de conserver nos positions que nous deviendrons, nous, davantage chrétiens. Sans pour autant « attaquer » qui que ce soit agressivement, nous sommes en campagne, pas « à Verdun » (p. 94) retranchés dans des abris. Foi et ferveur vont ensemble, et la ferveur n'est pas le fanatisme.

Mais je comprends très bien qu'un non-chrétien attaché aux signes extérieurs du christianisme milite pour l'entretien et la restauration d'églises, calvaires, statues, crèches etc. et pour des rééditions d'œuvres littéraires de chrétiens *sans aller plus loin*, sans le faire de toute la foi... qu'il n'a pas. Les baptêmes d'adultes en nombre constamment croissant depuis une dizaine d'années ne s'expliquent pas par la seule présence de très nombreux clochers dans le paysage de France ni même par l'abondance de bibles dans bien des librairies. Ils sont un aboutissement de rencontres humaines, de nombreuses médiations, de tout un chemin qui a nom « Église », littéralement « l'Assemblée » appelée par le Dieu des chrétiens. Avec une imparable logique, une chanson royaliste de l'Action Française des beaux jours (années 1920) le clamait déjà : « Les rois ont fait la France », *mais* en ajoutant : « Elle se défait sans rois. » Mais M. ZEMMOUR se satisfait apparemment d'un régime politique que cela démange périodiquement de contrôler le christianisme ou de lui mettre des bâtons dans les roues. On ne saurait, pour nombre de ses chantres, être à la fois patriote et chrétien, à moins de se contenter d'un christianisme de façade, dans le genre de celui qui faisait tout le bonheur de CHATEAUBRIAND.

2. **Jacques MARITAIN bien plus sérieusement et pertinemment** que les CHATEAUBRIAND, RENAN, BARRÈS et autres BENOIST-MÉCHIN réunis.

1. **Ce n'est pas une affaire génétique que d'être chrétien, chrétienne.** Cela s'est dit pourtant, et Éric ZEMMOUR raconte l'avoir lu chez un écrivain français (p. 13) : « Les Français, qu'ils aillent ou non à l'église, ont les Évangiles dans le sang. » (André SUARES, 1868-1948). Mais non, c'est l'africain chrétien TERTULLIEN (fin IIe — début IIIe s.) qui a raison : « Fiunt, non nascuntur christiani ». « Nul n'est chrétien par naissance ; on le devient. » Pour s'être bien longtemps persuadées que la foi des parents passait dans les veines de leur progéniture, moyennant tout de même une instruction doctrinale et des cours de bonnes manières et du culte assidu, des générations successives ont cru que le christianisme était assuré de s'auto-reproduire indéfiniment. C'est qu'ils se sont imaginé que le christianisme s'appelle « chrétienté », que la numérotation des années à partir de la naissance d'un certain Jésus-Christ garantit l'universalité triomphale de la foi chrétienne jusqu'à la fin des siècles et sur la planète terre entière, sinon dans toutes les galaxies. Grave erreur, funeste illusion.

E.Z. emploie indifféremment « **christianisme** » et « **chrétienté** », autre erreur : le premier terme désigne l'ensemble théorique et pratique de la foi chrétienne, quelle que soit l'époque et le lieu ; le second une *figure particulière* du premier, à telle époque et en tel lieu, et plus précisément dans une conjonction supposée idéale de la société (tous baptisés ou quasi), des institutions civiles et militaires (toutes liées aux institutions religieuses et sous leur contrôle) et du pouvoir politique temporel (considéré comme de droit divin). Une telle conjonction peut plus ou moins se repérer en Europe avec l'Ancien-Régime entre XIIe et XVIIIe s., *mais* avec des contestations sporadiques (ex. : le principe de souverain de droit divin est mis en cause dès le XVIe siècle).

Si Jésus avait été persuadé comme les hérauts anciens et présents des fameuses chrétientés qu'une telle conjonction est auto-reproductible, pourquoi a-t-il demandé publiquement — et s'est-il ainsi demandé à lui-même le premier : « Mais le fils de l'Homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Lc 18, 8) Voilà pourquoi je pense que CHATEAUBRIAND s'illusionne quand il vante, *comme chrétien*, le « génie du christianisme », titre de son best-seller (1802). Car dans « génie » il y a « gènes », « génétique », mais la foi chrétienne et ses effets concrets dans la vie de personnes, de groupes et du monde en général ne sont pas le produit d'une génétique de quelque sorte qu'elle soit : produit d'un peuple, d'une race, d'une espèce animale... « Sans moi, vous ne pouvez rien faire » (Jn 15, 5b), avertit Jésus. L'Évangile est sien, pas notre fabrication, et nous le confessons à chaque messe : « Il est grand, le mystère de la foi ! »

2. Il est bien étrange et regrettable qu'E.Z. trouve ses autorités intellectuelles, ses « oracles » de vérité et les brandisse comme tels dans la personne d'individus d'un nombre minuscule, plusieurs d'un passé aujourd'hui lointain et certains fort obscurs et démonétisés : Ernest RENAN (1823-1892, cité fois !), Maurice BARRES (1862-1923, fois), Jacques BENOIST-MÉCHIN, Francis FUKUYAMA... Un seul était catholique déclaré et assumé, deux anti-chrétiens désinhibés, CHATEAUBRIAND chrétien romantique plus que militant. Invoquer aussi Georges BERNANOS (1888-1948, catholique convaincu) n'est pas inconvenant, mais quand il ne l'est que pour un pamphlet (*Les grands cimetières sous la lune*), est-ce là rendre compte de la riche palette de ses prises de position ?

Des penseurs chrétiens (des quatre confessions) **du plein XXe siècle ou contemporains** auraient mérité toute leur place dans un essai de ce type. Mais sans doute déplaisent-ils à l'auteur de *La messe n'est pas dite* ou bien n'en a-t-il encore rien lu ?

Une place d'honneur revient pourtant à une plume et un esprit sagaces du siècle dernier, qui connut l'entre-deux-guerres, l'après-guerre et le deuxième concile du Vatican : le philosophe catholique **Jacques MARITAIN** (1882-1973). Dans un de ses ouvrages-clés, *Christianisme et démocratie* (rédigé l'été 1942, donc en pleine guerre), il écrit :

« L'esprit chrétien est menacé aujourd'hui dans son existence même par des ennemis implacables, fanatiques de la race et du sang, de l'orgueil, de la domination et de la haine. Au sein de l'épouvantable épreuve, tout indique que dans les profondeurs de la conscience humaine un puissant renouveau religieux se prépare, qui intéresse à la fois et qui ramènera vers leurs sources vives tous les persécutés, tous les croyants de la grande famille judéo-chrétienne, non seulement les fidèles de l'Église catholique et ceux des Églises protestantes, mais aussi ceux du judaïsme (...) Et c'est en travaillant dans l'épaisseur de la vie du monde, pour transformer l'existence temporelle, que ce renouveau spirituel, quelque irréductible division qu'il comporte sur le plan dogmatique et religieux lui-même, exercera une action commune et produira des fruits communs » (p.37).

Et, persuadé des liens intimes de continuité du christianisme avec l'élection d'Israël comme des racines chrétiennes de la démocratie, il estime pouvoir conclure, et il a prophétiquement raison :

« Ainsi, dans la formidable péripétie historique où l'Empire païen joue son va-tout pour liquider ensemble le christianisme et la démocratie, les chances de la religion, de la conscience et de la civilisation coïncident avec celles de la liberté, les chances de la liberté coïncident avec celles du message évangélique » (p.38).

On ne peut que se réjouir que des non-chrétiens aussi parlent du christianisme, comme fait de société, histoire, culture et civilisation. C'est ce que fait l'auteur. Une seule condition, qui va de soi : que le tableau qui en est dressé soit fondé historiquement et présente de la cohérence.

L'adjectif « judéo-chrétien » est d'un abord malaisé. De fait, l'auteur l'emploie peu et sans justification et distribue sa matière entre judaïsme d'hier à aujourd'hui (10 % du texte) et christianisme d'hier à aujourd'hui (90 %).

Les lecteurs découvrent un exposé truffé d'erreurs historiques et conceptuelles. Les citations viennent à la queue leu leu, sans construction argumentée, un fourre-tout qui veut impressionner et donne la plus belle part d'autorité à des auteurs le plus souvent vieillots, mineurs, partiels et tombés dans l'oubli.

Éric ZEMMOUR entend mener tambour battant un vibrant plaidoyer pour le maintien, la sauvegarde de tout le patrimoine juif et chrétien qui a « fait la France ». L'idée est louable. Mais pour quel résultat ? Franchissant une frontière, ce qu'il s'était interdit à cause de sa non foi juive ou chrétienne, l'auteur en vient à disserte sur tel point du contenu du Credo de l'Église. Le résultat est navrant. « Ne sutor ultra crepidam ! », avertit pourtant le dicton latin : « Cordonnier, ne juge pas de ce qui est au-dessus de la sandale ! » La liste est longue des erreurs, des à peu près et des impasses. Le « sursaut » auquel E. Z. appelle chrétiens et juifs consiste en toute incohérence tout à la fois dans un conservatisme mou de traditions et le fait de retrouver la foi — rien que ça — que le deuxième concile du Vatican aurait mise au rebut.

Tout cela est bien regrettable, car çà et là émerge une observation pertinente. Mais l'auteur est victime de son adoration d'auteurs douteux ou périmés, mais parfois aussi d'auteurs dont la complexité de la pensée lui échappe. A prémisses fausses conclusions fausses. La copie est entièrement à revoir.

Jean Fraimbault historien et théologien, est retraité. Il a été enseignant en milieu universitaire.

jeanfraimbault@gmail.com

Collection Spiritualité et Prière

proposée par le P. Dominique Auzenet

D'autres e-books au format .pdf et .e-pub à télécharger

<https://charismata.fr/e-books-quatre-collections/>

<https://sosdiscernement.org/l/e-books/>

<https://occultismedanger.fr/page-des-livrets/>

ISBN : 978-2-38370-268-9